

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Esther Rochon

Michel Lord

Numéro 40, hiver 1985–1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40139ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lord, M. (1985). Esther Rochon. *Lettres québécoises*, (40), 36–39.



Esther

Rochon

Interview

de Michel Lord

Esther Rochon, co-fondatrice de la revue *Imagine...* en 1979, vient de faire paraître, cette année, *l'Épuisement du soleil*, son troisième roman. Sans tambours ni trompettes, elle poursuit, depuis plus de dix ans, la composition d'un cycle de science-fiction et de *fantasy*. Son oeuvre, qui se situe au confluent de divers courants de pensée et d'écriture modernes, n'a pas son pareil dans le corpus québécois: raison et magie, mythe et spéculation, politique et psychologie, bouddhisme et conscience du monde se fondent en un discours qui tente de concilier les tensions qui agitent la réalité et l'imaginaire de la fin de ce siècle.

Photo: Athé

M.L. Esther Rochon, vous êtes considérée comme une nouvelle romancière en 1985. Pourtant, avant de faire paraître *l'Épuisement du soleil* au Préambule, cette année, vous avez publié deux autres romans, peut-être moins remarquables: il y a d'abord eu *En hommage aux araignées*, en 1974, puis, en 1977, *le Rêveur dans la citadelle*. Ces deux romans, qui font partie du même cycle que *l'Épuisement du soleil*, s'inscrivaient déjà dans la veine de la science-fiction (SF) et de la fantasy. Pourquoi avez-vous choisi cette voie romanesque?

E.R. C'est un choix qui remonte à l'adolescence. À un niveau superficiel, j'étais en réaction contre les valeurs culturelles liées au français et je voulais découvrir ce qui se passait à portée de la main dans une autre langue — l'anglais. De manière plus profonde, d'emblée je me suis trouvée à l'aise quand j'ai lu Lovecraft, Bradbury, Asimov, pour ne citer que ceux-là du côté anglo-saxon, mais aussi Selma Lagerlöf ou Jean Ray pour parler de l'Europe. Dans ces oeuvres, on trouve beaucoup d'images, d'émotions, et aussi une dimension jeu avec les idées, philosophie. Il y a eu un déclic. Je me suis dit: c'est ça que je ferais un jour.

M.L. Avez-vous déjà songé à écrire autre chose que du roman? De la poésie ou du théâtre, par exemple?

E.R. J'ai fait un peu de poésie, inédite, mais c'est vrai que je suis à mon aise dans un genre comme le roman où l'on peut à la fois avoir de la place pour des personnages, des paysages et aussi, en science-fiction par exemple, un aspect de distanciation et de théorie, où l'on peut faire intervenir des idées qui ont un impact sur le récit.

M.L. Vous faites de la science-fiction, en mettant souvent l'accent sur l'aspect fantasy. D'autre part, vous avez une formation de mathématicienne. Est-ce que pour vous ce sont deux choses complémentaires?

E.R. Il y a une similitude. En mathématiques pures, on ne manipule pas des objets concrets, on travaille au niveau d'un langage, avec des lettres et des mots, comme quand on écrit. On peut inventer ses règles, il y a des allusions profondes qui surgissent, et un vif plaisir dans les deux cas.

M.L. Votre deuxième roman, *le Rêveur dans la citadelle*, vous l'avez publié en Allemagne. La plupart des écrivains québécois, lorsqu'ils publient hors Québec, vont spontanément vers Paris. Vous, vous êtes allée à Munich. Pourquoi?

E.R. J'avais un contrat qui me liait aux éditions de l'Actuelle après la publication de *En hommage aux araignées* et j'avais préparé pour eux *le Rêveur dans la citadelle*, qui avait d'ailleurs été accepté. Mais la maison d'édition a dû fermer ses portes. Le manuscrit m'a donc été remis. Entre temps, j'avais connu quelqu'un en Belgique, Henri Prémont, qui était amateur de fantastique et agent littéraire. Grâce à lui, le manuscrit a circulé; il a finalement été placé dans une maison d'édition allemande qui publie, en format de poche, un livre de SF par semaine à vingt milles exemplaires. Mon ouvrage a d'ailleurs été réédité cette année dans un même livre avec quatre autres romans de même taille que le mien.

M.L. Avez-vous eu à retravailler beaucoup ce texte du *Rêveur* que vous avez intégré dans *l'Épuisement du soleil*?

E.R. J'ai été assez exigeante. La version qui aurait paru à l'Actuelle, et qui a été traduite, me semble de style classique. Il y a un côté plus retenu que dans la version publiée avec *l'Épuisement du soleil*, où je me sentais à l'aise dans le traitement des moments d'émotion intense. La scène de la mort du *Rêveur*, par exemple, est traitée de manière bien différente: classique dans un cas, assez baroque dans l'autre.

M.L. Si on parlait maintenant spécifiquement de votre dernier roman. Considérez-vous justifié que l'on fasse de *l'Épuisement du soleil* une vaste métaphore de l'histoire du Québec, si l'on pense que vous y représentez un monde où, quatre cents ans avant le récit principal, tout allait assez bien, mais qu'à la suite d'une catastrophe historique, ce monde est devenu l'ombre de lui-même. Tout ça peut ressembler à un profil symbolique de l'histoire du Québec?

E.R. Il y a plusieurs manières d'aborder *l'Épuisement du soleil*. Il y a cette manière-là et il y a une manière plus intérieure, comme celle que fait Elisabeth Vonarburg dans son étude [*Solaris*, no 63]. Je pense que les deux sont va-

lables. Quant j'ai fait la rédaction de *l'Épuisement du soleil*, j'ai beaucoup réfléchi à ces aspects-là. J'étais très sensible à un phénomène que j'avais rencontré comme lectrice: parfois on a l'impression qu'une partie d'une oeuvre a une résonance personnelle et que, tout à coup, ça s'ouvre vers le collectif, ça se met à résonner beaucoup plus fort. J'avais trouvé ça, par exemple, chez André Langevin et chez Gérard Bessette: ils jouaient beaucoup sur ce genre d'effet-là qui est très beau. C'est quelque chose que j'ai vu au Québec plus que dans d'autres littératures. Aux États-Unis, les gens ont tendance à être un peu moins conscients du collectif, tandis qu'ici, on a une tendance naturelle à faire ce genre d'effet de résonance. Délibérément, je me suis dit que j'essayerais de jouer ce jeu-là aussi, d'aller de l'individuel au collectif, si bien que tout le cheminement de *l'Épuisement du soleil*, peut être interprété avec plusieurs grilles de lecture. Il y a des aspects politiques, symboliques délibérés, un aspect psychologique et des allusions autobiographiques, parce qu'il faut bien que l'on parle de nous-mêmes aussi, de manière distordue et codée peut-être, mais il faut ça. Je devais partir de mes propres émotions. Sans cela, je n'aurais pas eu le souffle pour aller jusqu'au bout.

M.L. Le personnage qui m'apparaît comme le plus important dans *l'Épuisement du soleil*, c'est Sutherland. C'est un peu le fil conducteur du roman. C'est par lui que presque toute l'action et la vision du monde passe. On le voit quitter un pays du Sud qui l'ennuie, mais sans trop savoir où il va. Il se dirige vers le Nord. Pourtant, sa quête le mène au dépassement de lui-même. En plus, dans l'Archipel de Vrénalik, il aide le peuple Asven à se libérer de ses craintes mythiques séculaires. A-t-il à vos yeux la même importance que celle que je lui accorde?

E.R. On construit une oeuvre à partir de plusieurs morceaux. Quand j'étais en train de créer d'autres personnages, ce sont eux qui étaient prépondérants. Sutherland lui-même a une dimension énergétique. Il est une sorte de moteur. C'est peut-être pour ça que l'on regarde les choses par son regard et aussi parce qu'il est bien placé pour pouvoir effectuer la comparaison entre ce qui se passe au Sud et ce qui se passe au Nord. C'est un personnage qui était présent dès le début de

la conception de *l'Épuisement*, comme aussi le sorcier Ivendra et Strénid, le chef de Vrénalik. Sutherland porte par ailleurs les marques de l'époque où j'ai fait la rédaction finale. C'était en 76-78, vers la fin de la contre-culture, mais il y avait une sorte de questionnement très aigu, de type philosophique. Le Québec se rendait compte des limites de son mythe du pays, mais aussi ne pouvait pas prendre inconditionnellement tout l'apport culturel, économique et politique sans faire une synthèse. C'est alors qu'il y a eu un hiatus, une crise économique aussi. Et je crois que ça a donné une profondeur au personnage de Sutherland.

M.L. Est-ce que c'est à ce moment-là que vous commencez à être préoccupée par la philosophie bouddhiste?

E.R. Oui, mais je pense que j'avais des préoccupations de cet ordre-là depuis longtemps, depuis le tout début du projet de *l'Épuisement du soleil*, vers les années 1963-64. Pour moi, le roman s'est élaboré en contrepoint des grandes questions que je me posais: «Qu'est-ce qu'on vient faire ici? Qu'est-ce que le temps? La vie?» Alors je me suis mise à chercher dans plusieurs directions, dont celle du bouddhisme. Vers 1976, je me suis engagée dans cette voie, et suis devenue membre d'un centre bouddhiste en 1980.

M.L. Mais qu'est-ce que le bouddhisme pour vous?

E.R. Le fondement de la démarche bouddhiste consiste à voir les choses telles qu'elles sont. Ça ressemble à une démarche scientifique: on y examine les enseignements sans être forcé d'être d'accord avec eux. Il faut trouver sa propre compréhension du monde. C'est une approche expérimentale, où l'on porte le regard vers l'intérieur, vers les mécanismes psychologiques, plutôt que vers l'extérieur. Quand on est ami avec soi-même, l'ouverture vers l'extérieur a naturellement lieu.

M.L. En quoi cette pratique bouddhiste joue-t-elle un rôle dans l'élaboration de votre oeuvre?

E.R. C'est une démarche qui a des répercussions sur tous les aspects de la vie, y compris l'écriture. L'interaction entre écriture et pratique bouddhiste est complexe: il peut s'agir de souvenirs d'expériences liées à la méditation, d'allusions à des enseignements qui me marquent, ou encore d'une plus grande con-

fiance en mes capacités créatrices, avec l'impression d'avoir sans cesse accès à une palette plus large, plus vivante, du point de vue des émotions à rendre, des situations à décrire.

M.L. Du côté littéraire, vous sentez-vous certaines affinités électives avec l'oeuvre d'une auteure américaine comme Ursula Le Guin?

E.R. J'ai lu Le Guin à l'époque où je lisais beaucoup de SF, dans les années 60-70, et j'ai lu *les Tombeaux d'Atuan* [Terremer, tome 2] après avoir publié *En hommage aux araignées*. Je pense que c'est très intéressant cette parenté-là. Ursula Le Guin et moi avons échangé quelques lettres et, comme elle lit le français, elle a lu *En hommage aux araignées* et m'a fait des compliments là-dessus. C'est tout à mon honneur si on trouve que les deux oeuvres se ressemblent, bon, ça me fait plaisir. Et ça montre aussi une parenté culturelle. Les grands courants d'idées au XX^e siècle ont pu nous toucher toutes les deux, y compris l'ouverture vers l'Orient, par exemple. Elle est très intéressée par le taoïsme, je pense. Mais vous pourriez lire d'autres écrivains de *fantasy* américaine, d'autres femmes en particulier, et vous trouveriez encore des similitudes au niveau du traitement des personnages, d'un traitement actuel des mythes, d'une lecture qui touche la sensibilité du lecteur d'aujourd'hui.

M.L. Vous avez participé à la fondation de la revue *Imagine...* en 1979 et vous y êtes restée deux ans, je crois. Pourriez-vous nous parler de cette période de votre vie?

E.R. C'était une période difficile et nécessaire pour toute la SF québécoise. Beaucoup de talents se manifestaient, mais aussi il y a eu toutes sortes de querelles qui ont commencé, comme il y en a dans tous les milieux littéraires, sauf que c'était nouveau pour nous. J'ai vécu ça assez difficilement parce que ça touchait des gens que je connaissais. Je me suis sentie prise entre l'arbre et l'écorce.

M.L. C'est pour ça que vous avez quitté *Imagine...*?

E.R. Non. Si j'ai quitté, c'est que je ne me sentais pas à l'aise pour travailler à une revue. Dans le roulement d'une revue, il y a toujours la question du choix des textes et donc de la ligne de pensée que l'on va favoriser.

M.L. Vous occupiez une position de pouvoir à ce moment-là.

E.R. Oui. D'une part, c'était nouveau pour moi. D'autre part, peut-être du fait que je n'ai pas une formation de littéraire, je ne me sentais pas capable de justifier mes choix de manière qui me semble convaincante, et encore moins de faire retravailler des textes. Il y a eu des tensions, mais elles n'ont heureusement pas empêché l'amitié. Je suis partie quand une relève s'est présentée, et je continue à collaborer régulièrement.

M.L. Vous avez publié d'abord par tranche *l'Épuisement du soleil* dans les premiers numéros d'*Imagine...*; ça allait bien, vous étiez éditrice vous-même. Mais lorsqu'il s'est agi de le publier comme livre, vous avez eu des problèmes avec les éditeurs?

E.R. La rédaction de *l'Épuisement du soleil* s'est échelonnée sur une quinzaine d'années; le manuscrit était prêt fin 78, et il a fallu encore six ans pour qu'il soit publié. J'ai déjà parlé de l'Actuelle, qui aurait été favorable au projet, mais qui a fermé. Il y a eu aussi l'éditeur suisse Rolf Kesselring qui avait accepté le manuscrit — j'ai même corrigé les épreuves —, mais il a fait faillite. Ensuite, il y a eu des refus: deux d'entre eux étaient liés à un projet de collection de SF que Jean-Marc Gouanvic voulait mettre sur pied chez VLB et chez HMH, et je ne sais pas dans quelle mesure le refus s'adressait au projet de collection ou au manuscrit. Puis Laffont (Ailleurs et Demain), Denoël (Présence du futur) et Québec/Amérique ont refusé le manuscrit. Finalement, Le Préambule l'a accepté très rapidement.

M.L. Vous avez été plus heureuse en ce qui concerne la réception critique?

E.R. Oui. *En hommage aux araignées* n'avait pas été publié dans une collection spécialisée. Le service de presse s'est bien fait. Toute sorte de commentaires me sont parvenus par la suite. On en a parlé beaucoup au Québec sauf que ce qui paraissait, dans la plupart des journaux, c'était simplement un recopiage de ce qu'il y avait en arrière du livre. Il y a quand même eu quelques personnes qui ont aimé le roman, comme Réginald Martel, dans *la Presse*. Dans cet article, très favorable, il critiquait deux livres dont un ouvrage d'Adrien Thério. Récemment, on lui a envoyé une copie de *l'Épuisement du soleil*, mais il n'en a pas parlé. Je me suis dit bon, évidemment,

je suis publiée dans une collection de SF, pas question qu'à la Presse ou qu'au Devoir on en parle.

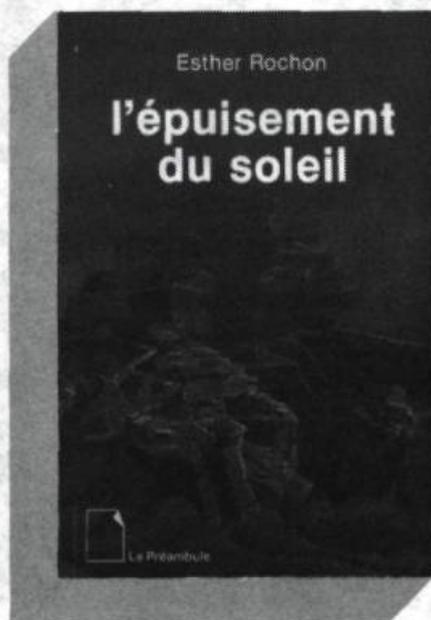
M.L. Cela vous donne l'impression de faire bande à part ou vous sentez-vous quand même intégrée à la vie littéraire d'ici?

E.R. Je me considère certainement comme un écrivain québécois. J'écris ici, en français, et il n'est pas question que je me mette à écrire en anglais. Cette question-là est réglée. Par contre, je relierai votre question à l'accueil qui m'a été fait dans le milieu littéraire québécois. Quand j'ai publié *En hommage aux araignées*, je n'ai eu aucun signe de vie de la part des autres créateurs québécois. Par contre, là où on m'a accueilli, c'est dans le milieu de science-fiction qui commençait à s'élaborer. C'est quelqu'un comme Norbert Spohner, que j'avais rencontré par hasard à un Congrès de SF à Toronto, qui m'a invitée à collaborer à la revue *Requiem*. De ce côté là, il y avait des gens qui me demandaient des textes. Tandis qu'avec le reste du monde littéraire québécois, j'ai l'impression d'un contact qui n'a pas encore été établi.

M.L. Est-ce qu'il y a des questions qui vous préoccupent et que vous n'avez jamais abordé dans votre oeuvre?

E.R. Justement, ce cloisonnement du milieu littéraire québécois me préoccupe parce qu'au peu de personnes qui pratiquent la littérature, et avec le bassin de lecteurs d'ici, on ne peut pas se permettre un cloisonnement aussi étanche qu'aux États-Unis ou en France. J'espère que, d'ici quelques années, ce qui se fait du côté de la SF et de la *fantasy*, va avoir un accueil un peu plus ouvert de la part de l'institution littéraire. Et une ouverture en sens inverse pourrait aussi avoir lieu. Je pense que ça va devenir un courant plutôt qu'un ghetto. On a quand même préparé le terrain dans les revues. Quelqu'un de l'extérieur, qui se met à regarder ça, peut constater qu'il y a un corpus d'oeuvres diversifiées dont plusieurs sont de bonne qualité.

M.L. Le phénomène de l'apparition du fantastique et de la science-fiction, tel qu'on le connaît, est d'ailleurs relativement nouveau ici. Avant les années soixante, il n'y avait pratiquement rien, contrairement à ce qui se faisait en Europe ou aux États-Unis qui



ont une longue tradition des pratiques dites paralittéraires.

E.R. Je pense justement à la pertinence d'une telle évolution. De ce point de vue, nous appartenons non seulement au Québec mais à l'Amérique et à la civilisation que l'on a en ce moment. Ça vient peut-être d'un besoin profond des gens d'avoir une littérature de synthèse qui présente des données de science, qui a un aspect attrayant, qui s'accorde au monde de l'audio-visuel, une littérature qui présente, de manière symbolique ou pratique, notre réaction face à cette invasion, à ces changements culturels qui ont lieu à l'échelle mondiale. Je pense qu'une littérature comme la *fantasy* et la SF répond à une sorte de questionnement sur ce qu'on ressent tous.

M.L. Je crois que, maintenant, vous travaillez à la création d'autres oeuvres ou d'autres cycles. Où en êtes-vous?

E.R. *Coquillage*, un court roman, va paraître au printemps prochain aux éditions de la Pleine lune. J'en suis très contente. Je dirais que *l'Épuisement* et *Coquillage* sont des oeuvres complémentaires. *L'Épuisement du soleil*, je pourrais le faire lire par à peu près n'importe qui. J'y aborde les sujets dans une perspective qui est large, qui peut rejoindre beaucoup de personnes. *Coquillage* est à une échelle beaucoup plus intimiste. Il n'y a que quelques personnages. Il n'y a pas de dimensions sociales.

M.L. Mais c'est de la science-fiction?

E.R. Oui, fantastique, science-fiction, enfin, il y a des choses qui ne se peuvent pas, dans ce sens-là, ce n'est pas réaliste. Il y a un monstre là-dedans, mais il y a tout un aspect érotique qui fait que je vais certainement avoir envie de me cacher sous la table quand ça va paraître. J'ai eu beaucoup de plaisir à travailler tout ça, à faire un travail fin sur les personnages. Et puis, pour le moment, je termine une nouvelle qui va paraître avant la fin de l'année, une grosse nouvelle pour *Espaces imaginaires 3*. Il y a aussi une nouvelle pour le collectif de science-fiction d'André Carpentier qui va paraître aux Quinze, et deux rééditions de petites nouvelles dans des anthologies au Préambule, sans compter la possibilité d'une version pour la jeunesse de *En hommage aux araignées*. Dans les projets à plus longs termes, je pense à une suite à *l'Épuisement du soleil*. Si je me lance là-dedans, ça voudra dire une sabbatique, une mise entre parenthèses de mes autres activités littéraires, parce que j'essayerai d'y mettre le même genre d'intensité et de sérieux que j'ai mis dans mes premières oeuvres, pour que ça ne fasse pas un truc étiré.

M.L. L'oeuvre romanesque va donc bon train.

E.R. C'est vrai, mais, par contre, je ne me vois pas nécessairement comme quelqu'un qui va faire de l'écriture toute sa vie. J'ai commencé à faire de la traduction du côté du bouddhisme. Je fais aussi de la traduction simultanée. Maintenant, côté création, ça va bien, les idées viennent et même plus facilement qu'avant, ça roule, mais il n'est pas exclu qu'à un moment, il y ait un arrêt de quelques années qui serait peut-être bon pour se ressourcer. □